

tes. Il faudrait un volume pour en énumérer les noms.

« Le principe qui a toujours *invariablement* inspiré ces grands-maîtres et qui les a distingués en cela des autres instructeurs de la jeunesse, peut, selon nous, se définir ainsi : La loi appelée à diriger la partie intellectuelle est autre que celle qui doit présider à la culture morale des élèves. En fait de mœurs, que le jeune cœur penche vers le bien ou vers le mal, la main qui le conduit s'efforcera sans cesse à le diriger dans une seule voie, celle de la vertu. L'esprit, au contraire, poursuit souvent avec ardeur plusieurs objets; tous excellents de leur nature, sanctionnés par la religion, et qui peuvent être également utiles à la société. Le goût, le génie, une certaine aptitude naturelle l'entraînent dans des directions variées à l'infini : ce sont autant de tendances qu'approuve le moraliste. Ainsi, le jeune ingénieur peut en toute sûreté lever ses plans en carton, le jeune guerrier dresser ses bataillons dans des champs sans gloire, l'orateur adolescent déclamer devant les arbres de sa cour, le diplomate en herbe devenir négociateur dans ses jeux et multiplier ses combinaisons habiles, le jeune homme de science contempler les astres, ce volume illustré dont il ignore encore l'alphabet. Les indices du génie sont différents à l'infini. Et qui sait mieux les faire développer que le Jésuite, élevé et discipliné pour cette silencieuse inquisition ? Et s'efforçant de cultiver le jugement de tous, il dirige et concentre les énergies de chacun dans la ligne indiquée par la peine intellectuelle, convaincu que l'instabilité n'a jamais rien opéré de grand, et que le seul espoir solide d'exceller dans un genre de science quelconque, ne se trouve que dans une application exclusive aux études qu'il exige. C'est seulement par la convergence de ses rayons que la lumière produit le feu. »

Le paradis terrestre que les Jésuites avaient pour ainsi dire reconquis au Paraguay, est décrit plus loin d'une manière charmante. Il fait rapprocher la multitude des Indiens qu'ils ont sauvés, avec le nombre des ces pauvres indigènes sacrifiés à la cupidité des Espagnols, qui dans leur soif de l'or, en firent des esclaves.

« Les Jésuites ne voulurent aucunement prêter la main à ces abominations. Ils protestèrent contre ce trafic, dans la chaire et ailleurs ; ils moururent même pour cette cause. Leurs successeurs firent du Paraguay un sanctuaire où se réfugièrent les victimes de cette chasse barbare et inhumaine. Les réductions, comme on les appelait, n'étaient pas plutôt établies, qu'elles devinrent l'objet de l'hostilité et de la persécution des Espagnols. Les Jésuites se créèrent ainsi une foule d'ennemis puissants. Les planteurs, les marchands d'esclaves et de tous ces vifs spéculateurs de la chair humaine, qui mettent en jeu le sang de leurs semblables ! Ces adversaires puissants et actifs détruisirent la réputation des enfants de Loyola dans la mère patrie, et l'Espagne fut la première parmi les nations à se déclarer contre un Ordre qui avait devancé de loin son siècle ! Oui, longtemps avant que Wilberforce n'eût élevé la voix pour la cause sacrée de l'abolition de l'esclavage, une voix plus énergique encore, car elle froissait toutes les sympathies du jour ; une voix plus éloquente, plus solennelle, plus persistante, plus universelle ; une voix que le prédicateur mourant léguait à un successeur digne de lui, et qui fut non seulement celle d'un individu, mais d'une société entière, cette voix se fit entendre, et elle en appela à l'honneur de l'humanité, à la justice des trônes et aux cœurs des nations. Les premiers affranchissemens des esclaves furent les Jésuites. Au nom de la nature humaine, au nom du christianisme, au nom de l'Eglise, au nom d'Ignace de Loyola, leur illustre fondateur, ils protestèrent hautement qu'ils ne participeraient aucunement à ce trafic inique ; et il n'en manqua pas parmi les nombreux et illustres martyrs de l'Ordre, qui épuisèrent leur dernier souffle de vie en voulant se placer entre le pauvre indien et l'esclavage qui l'attendait. »

« Maintenant, parmi les admirateurs de la vertu, parmi les amis de l'humanité, ne trouvera-t-on pas une seule âme noble et généreuse qui, en raison de cette gloire passée, de ces magnifiques souvenirs chrétiens, de cette perfection qui surpasse celle des temps primitifs, ne trouvera-t-on pas parmi les amateurs de tout ce qui est poétique, parmi les rêveurs d'utopies, ou au moins parmi les ennemis de la traite, un défenseur qui voudra rompre une lance pour ces premiers et généreux adversaires d'un négoce exécrable ; pour ceux qui ont soutenu cette lutte, non en vue d'une popularité éphémère, ou pour acquérir des places et des récompenses, mais au prix de tous les sacrifices, de celui même de leur vie ? Ne se présentera-t-il donc personne qui veuille abriter dans son adversité cette *Société de Jésus*, si outragée, si calomniée, si grande, si illustre ?... »

Quel était donc l'état du Paraguay sous les Jésuites ? Voici comment il est apprécié par l'écrivain anglican :

« Sous tous les points de vue, soit que nous envisagions la justice qui s'y administrait, ou le bonheur dont on jouissait, le Paraguay était le chef-d'œuvre de la sagesse humaine, sous la protection immédiate du ciel. Ni l'*Utopie* de sir Thomas Moore, ni le *Temple de Salomon*, de Bacon, ni l'état idéal d'Aristote, ni les rêves dorés de Platon, ni les visions des perfectibilités n'ont jamais approché en imagination de ce que le Paraguay a réalisé. Le Paraguay des Jésuites semble presque une chimère : « *Extra flammantia mania mundi.* » Nous sommes encore à nous demander, a-t-il jamais existé ? Mais hélas ! il n'est plus ; et il ne reviendra jamais ! Les préjugés de l'Espagne contre les Jésuites, qui tout opposés qu'ils étaient à l'esclavage, formaient la patronne la plus loyale de ses sujets ; l'intolérance espagnole, l'avarice, la défiance ont arraché du diadème de cette nation autrefois si grande, son plus bel ornement, celui qui brillait encore avec éclat, lorsqu'elle se voyait entourée de toutes les splendeurs de sa gloire et de sa prospérité !

L'Espagne a persécuté et rejeté les Jésuites ; mais cette ingratitude n'a pas empêché sa ruine, ni le mépris qui en a été la suite.

« L'Angleterre devint le refuge des fils de Loyola ; et cependant cette tolérance, ce sentiment de demi-fraternité qu'elle témoigna à ceux qui s'étaient tellement élevés au-dessus de leur siècle, n'a en rien diminué sa fortune ; elles ne l'ont pas empêchée de garder sa place parmi ces premières nations de la terre. »

« Lorsque les sollicitations réunies de toute la maison de Bourbon, assise sur quatre trônes puissants, appuyées par les clameurs d'une faction immense, qui avait employé dans ce but les intrigues et l'intimidation, eurent subjugué l'esprit de Clément XIV, et arraché à ce pontife une mesure qu'il croyait d'être un heureux expédient, qu'en arriva-t-il en Europe et partout ? La moralité y a-t-elle gagné ? la loyauté a-t-elle repris son empire ? la littérature a-t-elle été réhaussée, les vertus publiques et privées se sont-elles répandues davantage ? Hélas ! non. »

« Vingt années plus tard, la Révolution apprit aux Bourbons ce que valait leur politique ! — Encore une fois que s'ensuivit-il ? — L'anarchie ; et si cette anarchie n'est point devenue universelle, c'est que l'esprit avait survécu au corps du *Grand-défunct*. Dans le temps que Voltaire et les autres conspirateurs anti-monarchiques, anti-sociaux, anti-chrétiens méditaient la destruction de toutes les institutions alors existantes, Voltaire déclarait hautement et il devait bien connaître les Jésuites, — que tant qu'on les laisserait subsister en Europe, ni la société, ni les trônes, ni la religion ne sauraient être ou minés, ou renversés. Ce que Voltaire disait, ses associés l'ont cru ; et ils l'ont agi en conséquence. Les Jésuites furent supprimés. »

« Mais ils ont été établis. — L'ordre des Jésuites jouit seul de la gloire d'avoir été non une fois, mais deux fois établis. »

« Au concile de Trente, les Jésuites furent traités comme ne l'avait jamais été aucun autre ordre religieux, dans un concile œcuménique. Le Concile s'est incliné presque avec vénération devant eux ; et par un décret de l'Eglise universelle alors assemblée, il fut rédigé une déclaration spéciale en faveur des Jésuites, qui témoignait de la pureté de leurs mœurs, de l'orthodoxie de leur enseignement : — déclaration qui fait un contraste frappant avec la réprobation lancée non contre la foi, mais contre la conduite de certaines autres fractions de l'Eglise. »

« L'Université de Paris n'a jamais pu pardonner aux Jésuites d'avoir dirigé à eux seuls toute l'instruction en France. Elle comprenait parfaitement (comme nous l'avons déjà fait remarquer) qu'à chance égale et sans protection, sa défaite serait complète. Il ne lui restait donc que l'unique ressource de chasser sa victorieuse rivale de Paris et de la France. »

« Disons-le donc, hardiment, à la face de cette université parisienne qui ne pardonnera jamais aux Jésuites d'avoir absorbé l'instruction en France, alors que le champ était libre pour la concurrence générale ; disons-le sans crainte : leur Ordre est grand par le passé ; l'histoire le certifie ; il est grand de nos jours, nous le voyons de nos propres yeux. Les Jésuites ont toujours été des hommes intellectuels, éminents en science et en littérature, remarquables par leurs mœurs, sublimes dans leur espérance, dans leur charité, dans leur foi ! C'est le corps dévoué, qui a partout des palmes. Ils ne forment qu'une section dans l'Eglise catholique, et quoiqu'une section seulement, ils comptent dans leurs rangs plus d'ecclésiastiques distingués que n'en ont pu fournir toutes les sectes protestantes du monde ; ils ont élevé plus de grands hommes, que ne l'ont fait dans un temps égal toutes les Universités de l'Europe réunies ; ils ont fourni plus de martyrs chrétiens, depuis leur origine, que tous les autres Ordres religieux combinés. Ils étaient les premiers et les généreux adversaires de la traite, en dépit de la persécution, de la dégradation et de la mort ; ils sont aujourd'hui vénérés (comme l'étaient avant eux leurs ancêtres spirituels) par tous ceux qui les connaissent et qui savent apprécier l'ordre et la stabilité des Etats, la foi, les mœurs et la vertu. Ils ont toujours été la terreur et l'objet de la haine des impies, des Jacobites et des anarchistes ; en un mot, ils sont honorables par leurs amis, vénérables par leurs ennemis. »

Nous donnerons peut-être une autre fois le tableau que fait la *Revue des Exercices spirituels* :

« Ce moule, dit-elle, où furent jetés les fils de Loyola, et d'où ils sortirent avec ces proportions gigantesques et étonnantes, qui les distinguent des autres hommes du seizième siècle. »

Univ.

C O R R E S P O N D A N C E.

A l'Auteur de l'Adresse aux Abonnés des Mélanges dans le No. du 28 Nov Monsieur,

Je n'ai point été médiocrement surpris, et peiné en même tems, en lisant l'article inséré dans le numéro du 28 novembre dernier, au sujet des *Mélanges Religieux*. Quoi ! me suis-je dit à moi-même, serait-il possible que les abonnés à ce journal, verraient tomber sans regret, et sans honte un papier qui est tout entier pour soutenir la cause de notre sainte religion ? Quoi ! notre clergé, nos lecteurs religieux, toujours empressés à favoriser tout ce qui peut contribuer à soutenir la religion catholique, et l'honneur de leur pays, montreraient assez d'apathie, et même de répugnance, pour refuser de joindre leurs efforts à ceux que font tant de journaux religieux à l'étranger qui défendent avec gloire et supériorité la cause de la vérité attaquée de toutes parts par ses ennemis ? Car tel a été jusqu'ici le but des *Mélanges*. Faire connaître les établissemens religieux, et les progrès de la religion catholique